



HAL
open science

**Compte-rendu du livre d'Alain Cariou, L'Asie centrale –
Territoires, sociétés et environnement, Paris, A. Colin,
2015, 334 p.**

Julien Thorez

► **To cite this version:**

Julien Thorez. Compte-rendu du livre d'Alain Cariou, L'Asie centrale – Territoires, sociétés et environnement, Paris, A. Colin, 2015, 334 p.. Revue d'Etudes Comparatives Est-Ouest, 2015, vol. 46 (n° 2), pp. 219 - 226. halshs-01241889

HAL Id: halshs-01241889

<https://shs.hal.science/halshs-01241889>

Submitted on 11 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu du livre d'Alain Cariou, *L'Asie centrale – Territoires, sociétés et environnement*, Paris, A. Colin, 2015, 334 p.

Julien Thorez
Géographe
Chargé de recherche au CNRS
UMR 7528 Mondes iranien et indien
julien.thorez@cnrs.fr

En dépit d'une ambition louable, l'ouvrage d'A. Cariou, maître de conférences à l'université Paris IV – Sorbonne, recèle de nombreuses lacunes qui tiennent tout autant à son approche qu'à ses omissions et ses erreurs (voir seconde partie). Il s'attache pourtant à décrire la géographie de l'Asie centrale, ses territoires, ses sociétés, en prenant le parti – stimulant quoique suscitant des interrogations – de réunir le Kazakhstan, le Kirghizstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Turkménistan, indépendants depuis 1991, avec la Région autonome ouïgoure du Xinjiang, *i.e.* avec l'Ouest de la Chine. Cette démarche, qui se démarque de la vision géopolitique dominante, donne à voir la vaste région turco-iranienne qui occupe le cœur du continent eurasiatique et permet de confronter les colonisations tsariste et chinoise, les expériences socialistes soviétiques et chinoises et les différents modes d'insertion dans la mondialisation. Le texte est accompagné d'un abondant corpus de cartes, schémas et tableaux, dont on peut toutefois regretter, pour certains documents, le format. Un lecteur attentif pourra identifier dans cet ouvrage des emprunts non cités, comme la figure sur les aménagements hydro-agricoles du bassin de l'Aral (p. 190) tirée d'un article des *Cahiers d'Asie centrale* (<http://asiecentrale.revues.org/225>), cependant que de trop nombreux passages ne s'appuient sur aucun des travaux récemment publiés sur l'Asie centrale (Ferret, Balçi, Dudoignon, Raballand, Jozan ou Pétric sont absents pour ce qui concerne les publications en français), ce qui nuit à la qualité et à l'actualité du texte.

Dans la première partie, l'auteur s'intéresse à l'unité de l'Asie centrale. L'ouvrage débute par une présentation des populations centrasiatiques – iraniennes, turciques, mais également impériales (chinoises, russophones) – en replaçant dans la longue durée le peuplement de la région, depuis la turcisation entamée aux premiers siècles de notre ère jusqu'à la dernière vague d'immigration des populations chinoises au Xinjiang. A. Cariou revient ensuite sur la place et le rôle de l'islam, en rappelant les spécificités de l'Asie centrale dans le monde musulman, notamment celles héritées de l'expérience socialiste (États laïcs, sécularisation, etc.). Dans le troisième chapitre, l'auteur aborde les changements géopolitiques contemporains en analysant la consolidation des États-nations issus de la disparition de

l'URSS et les politiques d'intégration du Xinjiang à l'espace chinois, après avoir souligné que ces territoires étaient/sont des « marges d'Empires » dont les frontières ont été imposées par des autorités impériales lointaines, ce qui contribuerait à les fragiliser dans le contexte actuel. Le dernier chapitre étudie la question du développement, en soulignant les paradoxes de ce nouveau Sud (pauvreté de masse, mais niveaux d'éducation et d'espérance de vie assez proches des pays développés) et en liant cette problématique à celle des économies de rente et celle du désenclavement. L'auteur analyse notamment l'ouverture récente de la région, à travers la description des corridors de transport continentaux qui, *via* l'Asie centrale, unissent désormais l'Asie orientale et l'Europe occidentale, avant de s'interroger sur les dynamiques d'intégration régionale (centrasiatiques, post-soviétiques, eurasiatiques) qui, bien qu'étant une des principales réponses aux contraintes économiques et politiques associées à l'enclavement, sont contrariées par les politiques nationales et les rivalités internationales.

La deuxième partie s'attache essentiellement aux questions environnementales. Le milieu fait l'objet d'une description précise, qui débute par la présentation des grandes lignes du relief. Imposant système montagneux, la « haute Asie centrale », qui s'étend du Kopet Dagh à l'Altai, s'oppose aux basses terres des dépressions endoréiques (dépression aralo-caspienne, bassin du Tarim, bassin de Dzoungarie, etc.), cependant que les piémonts occupent une place charnière dans le dispositif naturel. Outre ces vigoureux contrastes du relief, l'Asie centrale est marquée par la continentalité et l'aridité. Toutefois, le deuxième chapitre, où sont présentées le climat et les différentes zones biogéographiques qui se succèdent des déserts de type subtropical (Kara-Koum et Kyzyl-Koum) jusqu'aux confins de la forêt sibérienne, rappelle avec justesse que l'eau est une ressource relativement abondante dans la région. Des cours d'eau puissants (Amou Daria, Syr Daria, Tarim) descendent des montagnes englacées et fertilisent les piémonts et les plaines. Le troisième chapitre analyse la mise en valeur des différents milieux centrasiatiques : schématiquement, les vastes étendues de steppes, qui sont le domaine du pastoralisme, contrastent avec les oasis densément peuplées des piémonts et des plaines où se développe depuis des millénaires une riche agriculture irriguée. Une large place est par ailleurs faite à la crise environnementale subie par l'Asie centrale du fait des aménagements réalisés dans le cadre de la planification socialiste par des administrations animées par des convictions prométhéennes et des ambitions productivistes. L'augmentation exponentielle de la consommation d'eau en raison de l'extension des périmètres irrigués et de la spécialisation des exploitations collectives dans la production de coton a provoqué la quasi-disparition de l'Aral, tandis qu'au Xinjiang, les aménagements hydro-agricoles ont réduit les écoulements de la plupart des cours d'eau (Tarim, Yarkand, etc.), favorisant les dynamiques de désertification. L'ampleur des dégradations environnementales et des difficultés sociales conduit l'auteur à conclure que l'Asie centrale est une « allégorie du développement non-durable » (p. 208).

La dernière partie aborde les transformations qui, depuis quelques décennies, bouleversent les sociétés et les territoires centrasiatiques, du fait de l'indépendance des républiques d'Asie centrale post-soviétique et de la politique de développement de l'Ouest conduite au Xinjiang par les autorités chinoises. Après avoir décrit les contrastes du peuplement de cette région qui reste un creux démographique en Asie, malgré une croissance rapide de la population au XX^e siècle, l'auteur présente les flux et reflux des populations coloniales, ainsi que les migrations de travail qui se développent parmi les populations centrasiatiques du Tadjikistan, du Kirghizstan et de l'Ouzbékistan. Dans le deuxième chapitre, il s'attache à décrire les mutations des agricultures et des campagnes, non sans rappeler que l'Asie centrale présente la particularité de demeurer majoritairement rurale. Si le Kazakhstan

et le Kirghizstan ont mené des réformes approfondies, conduisant à la privatisation du foncier, l'Ouzbékistan a, de son côté, privilégié une approche gradualiste, l'État conservant un rôle prépondérant dans la production et la commercialisation des produits agricoles, à travers notamment la planification des cultures et un système de livraisons obligatoires. Parallèlement, les pays nouvellement indépendants ont été contraints de composer entre leur volonté d'atteindre l'autosuffisance alimentaire et leur dépendance aux exportations (coton, céréales, etc.). Le dernier chapitre porte sur les villes, qui sont les lieux privilégiés de diffusion de la modernité globalisée. Il présente l'armature urbaine, à travers le classement des localités en fonction de l'époque de leur fondation et de leurs fonctions, et propose une analyse de la morphologie du bâti urbain. Aux villes et quartiers précoloniaux répondent les villes et les quartiers érigés au cours des périodes tsariste et soviétique, à l'ouest, et dans le cadre de la République populaire de Chine, à l'est, pour assurer le contrôle politique et/ou l'exploitation économique de la région. Ces différentes villes connaissent actuellement des transformations rapides, en raison de la sinisation des villes du Xinjiang, de la nationalisation des villes d'Asie centrale post-soviétique, et de l'essor des processus de différenciation socio-spatiale.

Finalement, l'auteur conclut que l'Asie centrale, qui émerge sur la scène internationale après une « longue période d'enfermement dans les confins sino-soviétiques », peut espérer devenir un espace charnière dans le monde globalisé. A. Cariou souligne aussi que la période contemporaine est marquée par l'affirmation des États-nations ainsi que par le basculement dans une ère de sinisation de la région.

Si l'ouvrage d'A. Cariou entend faire « connaître toute la complexité de l'Asie centrale » (p. 4), il pêche par une accumulation d'erreurs et d'omissions difficilement admissible pour une publication qui se veut un ouvrage de référence. Il s'appuie de surcroît sur une conception de la géographie régionale très discutable, anthropomorphisant et essentialisant une entité territoriale qui serait « belle » mais privée de son « intégrité » car « désunie par la partition politique et l'histoire » (p. 7). Il est encore plus surprenant que, dans un ouvrage de sciences humaines écrit au début du XXI^e siècle, l'auteur puisse ne serait-ce que s'interroger sur l'existence d'une « race turque » et de « traits physiques spécifiques » aux populations turciques (p. 16) ou citer l'idée que l'islam centrasiatique serait « dégénéré » (p. 37).

Par-delà ces travers, le texte d'A. Cariou ignore ou minimise plusieurs phénomènes qui sont au cœur de la transformation récente des territoires et des sociétés centrasiatiques. La présentation des mutations post-soviétiques des oasis (chapitre 10) ne mentionne pas l'essor d'une culture de second cycle, qui voit succéder au blé de printemps un maïs fourrager ou des productions maraîchères. Ce processus, qui a été étudié par R. Jozan, dont les travaux sont manifestement ignorés par l'auteur¹, est pourtant essentiel : d'une part, il conduit à une intensification de la production agricole qui contribue à l'autosuffisance alimentaire de l'Ouzbékistan ; d'autre part, il impose de relativiser les « gaspillages d'eau » qui sont pourtant au fondement de l'argumentation avancée par A. Cariou (et l'expertise internationale) pour analyser la crise de l'Aral (chapitre 8). Or, rapportée à deux cultures, la consommation d'eau des agriculteurs ouzbékistanais tend à s'inscrire dans les normes internationales... De même, le chapitre 4 décrit les retards de développement de la région, mais la crise économique exceptionnelle survenue dans les années 1990 n'est pas évoquée par l'auteur, qui préfère ne

¹ Voir par exemple Jozan R., 2012, « Une production cachée ? À la recherche de la « seconde culture » dans les oasis d'Ouzbékistan », *Revue d'Etudes comparatives Est-Ouest*, vol. 43, n° 1-2, p. 109 – 136.

revenir que sur l'héritage du système socialiste. Pourtant le glissement au Sud des pays centrasiatiques découle pour partie de ce recul économique sans précédent : entre 1990 et 1995, le PIB s'est replié de 50 % au Kirghizstan et de près de 80 % au Tadjikistan ! Plus loin, on pourra regretter la modeste place accordée à l'essor des migrations de travail dans le chapitre 9, qui sont maladroitement traitées avec d'autres catégories de migrations (les migrations ethniques dirigées vers le Kazakhstan et les déplacements forcés organisés par le pouvoir soviétique des montagnes vers les piémonts). Ce traitement minore l'importance de cette mobilité dans la réalité sociale, économique et géographique contemporaine. Plusieurs millions de résidents d'Asie centrale travaillent pourtant saisonnièrement et temporairement à l'étranger, notamment en Russie et au Kazakhstan, cette nouvelle territorialité bouleversant les structures familiales, les pratiques sociales et l'activité économique.

Tout au long du texte, des erreurs et des confusions altèrent par ailleurs la qualité de la démonstration. L'auteur ne différencie pas les catégories « kazakhs » / « ouzbeks » et « kazakhstanais » / « ouzbékistanais » qui renvoient respectivement à l'ethnie et à l'État. De plus, il confond le terme « kazakhstanisation » avec celui de « kazakhisation », ce qui empêche toute réflexion précise sur la complexité des recompositions identitaires en cours depuis les indépendances et introduit une confusion pour tout lecteur non averti. La présentation du pastoralisme nomade est également entachée d'imprécisions. Pourtant A. Cariou aurait pu s'appuyer sur des publications récentes sur le sujet (Jacquesson, 2010, Stépanoff *et alii*, 2013 etc.) pour éviter de reprendre à son compte des idées-reçues. D'une part, l'auteur différencie la transhumance « à court rayon d'action » du nomadisme « aux grands déplacements » (p. 200), alors que la distance parcourue ne définit pas le mode de production. D'autre part, il insiste sur la dimension verticale de la mobilité pastorale « traditionnelle » alors que le nomadisme centrasiatique est avant tout caractérisé par la saisonnalité des déplacements et des pâturages. Aussi le terme *yaylov / yaylau / žajloo / žajlau* désigne-t-il moins un « pâturage de haute montagne » (p. 320) qu'un pâturage d'été : de nombreux *žajlau* sont situés au cœur des steppes kazakhes, à des centaines de kilomètres de toute montagne.

Parmi les autres oublis et erreurs qui émaillent le texte, on peut notamment signaler que :

- La présentation de l'arrivée des populations russophones en Asie centrale (p. 28 – 29) oublie deux des principaux événements qui ont incité les paysans russes à s'installer dans la région : l'abolition du servage en 1861 et les réformes de Stolypine en 1906.
- Les Russes n'ont pas été plus nombreux que les Kazakhs au Kazakhstan jusqu'en 1996 (p. 30) : au recensement de 1989, 6,5 millions de Kazakhs résidaient en RSS kazakhe contre 6,2 millions de Russes.
- La guerre civile au Tadjikistan n'a pas opposé les « élites de la région des plaines de Khodjent (ex-Leninabad) [...] aux populations des régions montagnardes de Kouliab » (p. 79). Au contraire, ces deux factions régionales étaient alliées. De même, il est erroné d'écrire que le « Parti islamique du Renouveau » (sic) bénéficie d'une assise régionale au Pamir (p. 46), où les habitants sont ismaéliens.
- L'auteur introduit des confusions sur la situation juridique de la Caspienne, confondant le statut de « mer » et celui de « lac » et se trompant sur la position défendue par les différents pays riverains (p. 106).
- le point culminant de l'Altai n'est pas le Kujten-Uul (4374 m) mais le Mont Beloukha (4506 m) (p. 129)

- Ce n'est pas sur la rive orientale du lac Issyk-Koul que l'on relève des précipitations inférieures à 150 mm (p. 151) mais sur la rive occidentale, située en position d'abri. Au contraire, du fait des vents dominants, l'est de la dépression reçoit des précipitations nettement plus importantes.
- L'intensification des migrations de travail ne date pas du « début des années 1990 » (p. 230) mais du milieu des années 1990 au Tadjikistan, de la seconde moitié des années 1990 au Kirghizstan et du début des années 2000 en Ouzbékistan. De même, le texte indique que les Turkmènes sont engagés dans les migrations de travail au même titre que leurs voisins Tadjiks, Kirghizes ou Ouzbeks (p. 230). Or, le Turkménistan ne connaît précisément pas de migrations de travail comparables.
- Comment peut-on écrire que Khodjent ou Andijan sont de « nouvelles villes industrielles » (et non pas des « vieilles cités-bazars » comme Kokand ou Marguilan) (p. 279), alors que la grande ville du nord du Tadjikistan est l'ancienne Alexandria Eschate, qui a été fondée par Alexandre Le Grand, et qu'Andijan a vu naître Bâbur, le fondateur de l'Empire Moghol ?
- Stalínabad n'est pas l'ancien nom d'Achgabat (p. 285) mais de Douchanbe.
- L'actuelle Bichkek ne s'appelait pas Frounze à l'époque tsariste (p. 285) mais Pichpek, puisque la ville ne fut rebaptisée qu'en 1926 en l'honneur du leader bolchevique Mikhaïl Frounze.
- L'auteur affirme que *novostroïky*, qui signifie littéralement en russe les « nouvelles constructions », désigne les quartiers périphériques d'habitat spontané (p. 307). Si tel est le principal emploi du terme à Bichkek, il regroupe en fait tous les édifices de construction récente, post-soviétique, au premier rang desquels les grands ensembles immobiliers modernes qui ont, par exemple, surgit à Tachkent, à Almaty ou à Astana.
- Même le glossaire contient des erreurs : la région administrative, anciennement appelée *oblast'* en URSS, n'a pas été renommée en Ouzbékistan *tuman*, qui signifie le district (en URSS *rajon*), mais *viloyat* (p. 318).
- le terme « yourte » ne désigne pas dans les langues turques le « campement nomade » (p. 320) contrairement à « *aul* » qui, par extension, signifie le village (de sédentarisation) au Kazakhstan et au Kirghizstan. Il est d'ailleurs très regrettable que les aouls ne fassent pas l'objet d'une description dans la présentation des campagnes centrasiatiques, laissant croire que les kichlaks sont les seuls villages de la région (p. 318), alors que ce terme est uniquement employé dans les anciennes régions sédentaires.

Bref, cet ouvrage, qui aurait pu venir utilement combler un manque dans la bibliographie, est loin d'atteindre son but. Au contraire, il risque de populariser des erreurs regrettables sur l'Asie centrale auprès des étudiants et des collègues, tout en véhiculant une conception discutable de la géographie.

